

LE FEU FOLLET (1931)

Edmond Jaloux

L'Esprit des Livres

LE FEU FOLLET par Drieu la Rochelle (Editions de la N.R.F.)

Les Nouvelles Littéraires – 30 mai 1931

M. Drieu la Rochelle dans *Le Feu follet* a repris le sujet de *La Valise vide*, ou plutôt, il a raconté la mort du héros de *La Valise vide*. Et ce héros, nous le connaissons tous. Grande difficulté pour un romancier de prendre un personnage dans la vie courante, un personnage réel, et de le traîner dans un livre presque sans le transposer. Alphonse Daudet a fait cela souvent, mais il a transposé le personnage (le duc de Mora, le Nabab, etc.), au point d'en former une création de son esprit. M. Drieu la Rochelle a-t-il fait cela avec l'ami qui lui a servi de modèle ?

De roman, ici, il n'y en a pas. Alain, qui est un intoxiqué, sort quelques heures de la maison de santé où il essaie de se guérir de l'héroïne. Il voit quelques amis, attend une réponse à une dépêche qu'il a envoyée en Amérique à sa femme dont il est divorcé, ne reçoit rien, discute et se tue. D'action psychologique, il n'en est point davantage. La situation ne change guère ; Alain discute son cas ; avec soi, d'abord, puis avec ses amis et quelques femmes. Mais ce cas, quel est-il en vérité ? Ici apparaît la difficulté de raconter ce livre, d'analyser le caractère de cet homme sans caractère. En disant cela, on croirait avoir tout dit. Caractère sans caractère... Mais encore ? Les héros de Tourguéniev sont sans caractère bien défini, surtout sans volonté. Le Stavroguine de Dostoïevski pourrait passer également pour un homme sans caractère. Du moins, il le dit. Mais à côté d'Alain, ils sont aussi définis que le Cid ou Hernani. Alain, c'est bien autre chose. Et nous cherchons la cause de cette déficience absolue, de ce lâchez-tout presque unanime. A moins que la nouveauté du personnage nous étonne un peu et que nous trouvions dans quelques années des Alain auprès desquels l'Alain de Drieu la Rochelle sera un parangon d'énergie, une sorte de sergent Bobillot. Mais cet Alain futur nous sera peut-être plus compréhensible que celui qui s'agite aujourd'hui dans *Le Feu follet*.

Ce qui manque à Alain, c'est sa nécessité. Je reconnais qu'il a pu être tel dans sa vie, mais il l'était par suite d'un ensemble de motifs dont aucun ne nous est donné. Il est anormal à première vue et il faut l'accepter ainsi. Mais pourquoi l'est-il ? J'insiste

sur ces détails ; ils ont leur importance. *La Valise vide, Le Feu follet* montrent un homme représentatif de l'époque 1918-1925. Ce n'est pas moi qui le désigne ainsi : c'est M. Drieu la Rochelle, ou c'est l'opinion. A d'autres moments, Alain aurait pu être René, Obermann, des Esseintes. Il aurait pu être Adolphe. Mais René, Obermann, des Esseintes, Adolphe ne sont devenus ces figures immortelles que parce que leurs créateurs ont su les généraliser. Il me semble bien que cette généralisation est justement ce qui manque à Alain. M. Drieu la Rochelle n'a pas donné à son type l'ampleur qu'il comportait. Dira-t-il qu'il était tel qu'il l'a dépeint ? On pourrait affirmer le contraire et soutenir qu'il y avait chez le vrai Alain quelque chose qu'il n'a pas dit, un excès d'intelligence, un désespoir par abus de lucidité. Tout le reste, veulerie, paresse, goût de l'argent, drogue, est venu par surcroît. Il y a un degré de méditation qui rend l'action impossible. Au-delà, il n'y a plus que le mysticisme – si l'on croit suffisamment en Dieu. Alain avait cette horreur universelle qu'ont connue les mystiques, mais il s'est arrêté au premier degré. Après, on va à Dieu ou on va à la drogue. Avouons que le suicide d'Alain est plus près de la grandeur que la plupart des servitudes acceptées. Mais on aurait souhaité qu'il reconnût la nécessité impérieuse de Dieu plutôt que celle de la Mort.

Alain a été marié avec Dorothy, il est l'amant de Lydia. Il aime les femmes riches. Cependant, il n'aime pas l'argent. M. Drieu la Rochelle remarque très finement qu'il lui en faut à peine un peu plus qu'à ses parents : c'est un fils de bourgeois. Mais ce peu lui est indispensable. Et qui le lui accordera ? Notez qu'il plaît aux femmes. Pourquoi ? M. Drieu la Rochelle nous assure qu'il fait mal l'amour, et il en donne des preuves. Alain même en est si convaincu qu'il lui arrive de passer des nuits à grelotter de froid et de tristesse auprès d'une femme irritée. On nous affirme qu'il se jette dans la drogue par désespoir. Non, on naît toxicomane comme on naît poète ; on naît toxicomane quand on ne peut pas supporter la vie, c'est-à-dire une vie que les circonstances historiques ont rendue impossible pour certains êtres. Je dis *historiques*, car l'abus des toxiques a suivi les guerres de l'Empire comme la mêlée de 1914. Les décrets de la Société des Nations n'y changeront rien, ni la prédication puritaine. Qu'on recrée en Europe une stabilité morale et religieuse et les poisons s'élimineront tout seuls. Sinon les règlements de police ne demeureront que des tracasseries.

Alain a failli être écrivain. Il a tout de l'écrivain, sauf la foi en soi-même. Il faut une dose de candeur inouïe pour oser écrire. Vouloir convier l'humanité à prendre part à ses malaises, ou à ses inventions d'enfant qui joue à la poupée, ou à ses discussions d'élève de philosophie (Dieu, le devoir, la société, le temps, l'espace, l'objet en soi, la vérité, etc.), c'est un acte dont la naïveté désarme.

Cette naïveté manque à Alain. Oui, Dante, Shakespeare, Goethe avaient quelque droit de prendre la parole. Si l'on est venu après eux, à quoi bon ? Alain est un homme de trop, comme dit Tourgénéiev, une « nature problématique », comme dit Spielhagen.

« *Par sécheresse de cœur et par ironie*, dit M. Drieu la Rochelle, *il s'était interdit de nourrir des idées sur le monde. Philosophie, art, politique ou morale, tout système lui paraissait une impossible rodomontade. Aussi, faute d'être soutenu par des idées, le monde était si inconsistant qu'il ne lui offrait aucun appui. Les seuls solides gardaient pour lui une forme.* »

Je regrette que M. Drieu la Rochelle n'ait pas mieux parlé de la drogue. On comprend mal que son Alain lui voue sa vie si elle est si peu de chose. Je sais bien que tout vice s'explique difficilement. Il a ceci de terrible qu'il donne des remords affreux s'il est abandonné ; c'est sa ressemblance pratique avec la vertu, à cette différence près qu'il est plus fort qu'elle.

La drogue est un vice dans la vie ; elle ne peut être vaincue que par une drogue plus forte. Balzac regardait les mangeurs de haschisch avec dédain ; il avait, à force de volonté et d'imagination, une richesse intérieure qu'aucun haschisch n'eût pu lui donner. Un homme d'action, un mystique ne peuvent que sourire devant une piqûre, une pipe. Ils connaissent un autre pouvoir d'oubli ; un autre élément de force morale. Il y a dans les cloîtres un sentiment horrible qui est l'*acedia*, quand on est tout près de la grâce et qu'elle vous est refusée ; mais la vie a son *acedia* ; on attend aussi la grâce, on la devine, on est tout près de la toucher, mais elle fuit. Alain est une de ses victimes, comme le fut Henri de Kleist, comme le fut sans doute Nerval, comme le furent Chatterton, Coleridge et tant d'autres de moindre envergure.

Alain, avant de mourir, consulte ses amis ; un bohème tombé dans l'égyptologie, un opiomane qui a failli être chrétien, un héros dévoyé, des femmes qui auraient pu l'aimer. Cette partie du livre est merveilleusement angoissante. Il court à la mort et voudrait s'arrêter en chemin. Ou plutôt non, il ne court pas à la mort, c'est la mort qui court à lui. Il lui appartient déjà. « Aucun ami ne reste à la longue à celui qui est las de la terre » disait magnifiquement Leopardi. Une dépêche, un acte sensible de Solange – la femme de l'un de ses amis – et Alain pourrait être sauvé... Non, rien ne peut sauver Alain. Il n'a plus le pouvoir d'animer aucun de ces fantômes pour lesquels nous vivons et dont les noms nous exaltent. Dans cet abîme spectral où il sombre, il a besoin d'un objet, d'une dernière réalité : ce sera un revolver.

Cette histoire est belle en soi. M. Drieu la Rochelle aurait pu hausser son Alain jusqu'au type ; il ne l'a pas fait. Alain ne croyait pas à sa vie, M. Drieu la Rochelle n'a pas cru à son héros. Il a déployé, pour parler de lui, son intelligence qui est considérable, ses dons de dialectique et de perspicacité, mais pour recréer Alain il fallait l'aimer. Cette expérience qui meurt de sécheresse est écrite avec sécheresse. Or la sécheresse doit être réservée à l'opulence : ce fut le cas de Mérimée. Chateaubriand parle aussi avec opulence de ses repliés, de son René, de son Rancé. J'ai parlé trop longtemps du *Feu follet*, et avec trop de passion pour que vous le jugiez une œuvre médiocre, mais j'ai souffert, pendant cette lecture, de ce je ne sais quoi qui lui manque et qui lui eût donné sa grandeur. Peut-être est-ce tout simplement la poésie ?

Gilbert Charles

Courrier des Lettres

LA LOGIQUE DE « DADA »

Le Figaro – 8 juin 1931

Dans la dernière « Vie Littéraire » de *Figaro*, M. André Rousseaux nous parlait avec beaucoup de finesse et de fermeté de ce qui fut le mouvement Dada. Il désignait en quelque sorte, dans cette explosion, l'aboutissement d'un grand désordre intellectuel soigneusement cultivé depuis plus d'un siècle et que l'on pourrait nommer la frénésie du sens propre. Et ainsi décelait-il en Dada un triomphe, assez particulier à vrai dire, de la plus absurde logique.

Son article m'a incité à consulter les fragments de cette Histoire de Dada, aux pages de *La Nouvelle Revue Française*, sous la signature de M. Ribemont-Dessaignes, qui fut un des premiers soldats de cette troupe folle. Mais comme tout cela nous paraît loin ! Quelques années à peine ont passé, et voici que les scandales que provoquèrent à diverses reprises les servants de Dada (scandales dont M. Ribemont-Dessaignes nous parle avec autant de fierté que s'il s'agissait de batailles illustres et de glorieux triomphes), et voici que ces scandales nous apparaissent dans un incroyable éloignement. Toutes les insultes prodiguées aux « bourgeois » nous semblent tout juste contemporaines de Pétrus Borel. Dada postulait une anarchie si complète, une si absolue liberté que l'être lui-même en arrivait à se nier. A ce point extrême de l'individualisme, l'individu ne peut que disparaître, tout se décompose et se défait dans la mort. Telle est la logique de Dada. Un seul d'entre eux y fut fidèle : il y avait néanmoins assez longtemps qu'il avait oublié les préceptes de l'école et je le soupçonne même d'en avoir toujours un peu dédaigné l'orthodoxie. Faut-il dire qu'il s'est tué ?

J'étais devenu son ami, et je l'aimais. M. Jacques-Emile Blanche, qui l'avait bien connu, et qui m'aimait aussi, je crois, a rendu hommage à l'élégance de son esprit. Nul n'avait le goût plus sourcilieux. Sa sensibilité était ombrageuse et délicate. On devine qu'il n'était pas optimiste.

Ah ! certes, nous n'ignorons pas les maîtres qui donnèrent l'exemple d'un pessimisme courageux, d'une salubre amertume. Mais il y avait en ce jeune homme un redoutable principe de faiblesse, et son amertume ne savait être que désespérée. M. Drieu la Rochelle, qui le fréquenta beaucoup, avait essayé de le mettre en scène, il y a quelques années, dans une nouvelle, *La Valise vide*. Aujourd'hui, il publie un roman, *Le Feu follet*, qui n'est, à la lettre, que le procès-verbal des dernières heures de son ami. C'est un procédé qui peut surprendre. Et c'est sans doute ainsi qu'on fixe des gestes, mais non pas une âme. Nous ne nous éloignons point de Dada, et je voulais seulement

montrer où conduisait une logique précisément mortelle. Car il est des poisons de l'esprit, et tout le monde ne peut pas trouver d'antidotes.



Jacques Rigaut (1898-1929)

Jean Vignaud

Drieu la Rochelle : **LE FEU FOLLET**

Le Petit Parisien – 16 juin 1931

L'élection de Pierre Benoit, nouvel Immortel, prouve le prix qu'attache l'Académie française aux romanciers qui sont, avant tout, des conteurs, et l'on doit reconnaître que sur ce point, elle a raison. A coup sûr, dans un livre qui veut intéresser le lecteur, l'histoire n'est pas tout. Il faut autre chose : la peinture d'un milieu neuf, des caractères originaux et humains et, s'il se peut, l'évocation d'un monde de sensations et de rêves. Espérons, en effet, que nous en aurons bientôt fini avec ces minces et prétentieuses études d'invertis, d'homosexuels et de toxicomanes qu'on nous donne depuis quelques années, sous un petit nombre de pages, comme de grandes œuvres. Qu'on ne nous objecte pas que l'art n'a rien à faire avec la morale ; c'est précisément au nom de l'art que nous protestons, car je ne connais rien de plus mortellement ennuyeux que l'art de nos jeunes écrivains freudiens. Même quand ils montrent du talent – et bon nombre d'entre eux en ont et du plus personnel –, ils réclament de nous un courage au-dessus de nos forces.

Ces remarques s'appliquent au dernier roman de Drieu la Rochelle : *Le Feu follet*. Ce feu follet est un malheureux désœuvré qui exploite les femmes et qui est prêt à tout pour se procurer de l'argent et de la drogue. Nous le voyons dans une maison de santé poursuivre une cure de désintoxication, ce qui est prétexte pour Drieu la Rochelle, romancier des mieux doués, à nous donner des pages fortes, singulièrement impressionnantes. Il nous montre, en grand tragique, cet isolement dans lequel sont plongés les êtres dévorés par un vice, quel qu'il soit ; ils végètent dans des terres perdues, traqués par toutes les déchéances et la mort. Leur fin est le suicide, et Drieu la Rochelle a raison de mettre sous la main de son Alain inguérissable l'arme qui le libérera, la seule réalité pour ce pauvre garçon qui, dans ses mauvais rêves, a perdu le sens de toutes les autres. « *Un revolver, c'est solide, c'est en acier. C'est un objet. Se heurter enfin à un objet...* » Le récit est fait sur un ton dur, direct, en un style dépouillé qui est, nous le répétons, d'un bel écrivain ; mais que de talent gâché en pure perte !

Sans doute *Le Feu follet* de Drieu la Rochelle a-t-il surtout le tort de venir après trop d'études d'anxieux et d'indécis qui ont plus besoin d'un médecin que d'un littérateur et que nous préférons voir dans une clinique qu'enfermés dans les pages d'un livre ! C'est possible : en tout cas, nous souhaitons que l'écrivain s'attaque à d'autres particularités du jeune homme d'aujourd'hui...

John Charpentier

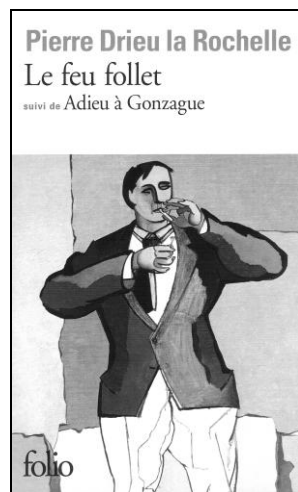
Les romans

LE FEU FOLLET

Le Mercure de France n° 794 – 15 juillet 1931

Le personnage dont M. Drieu la Rochelle nous conte la lamentable histoire dans *Le Feu follet* est-il représentatif de la jeunesse actuelle ? Je réponds résolument non. Ce serait faire injure à celle-ci que de la croire à ce point désaxée ; et j'observe à divers signes, au contraire, qu'elle est en quête d'une vérité ou, plus exactement, en souci d'un équilibre. Mais M. Drieu la Rochelle n'en a pas moins décrit, en Alain, un de ses aspects, celui plutôt qu'une partie d'elle-même offrait encore, hier, à notre étonnement attristé. Ce jeune homme qui est né dans l'aisance a le goût de l'argent, non pour la puissance qu'il confère, mais pour la paresse qu'il favorise ou pour la veulerie à laquelle il fait glisser. Il ne conçoit de l'obtenir que par les femmes, et cela est une preuve de plus de sa faiblesse, car il ne saurait l'extorquer par l'intimidation ou la violence. Il le quémande avec douceur, sans même le mériter par d'exceptionnelles prouesses érotiques (il avoue qu'il fait mal l'amour) et, en puissance d'épouse ou en instance de remariage, le reçoit de sa femme ou de sa maîtresse comme il l'eût reçu d'une mère ou d'une sœur aînée. Sec de cœur, il est intelligent, certes ; mais son intelligence loin d'être constructive ne s'exerce que dans la critique et la négation. Il manque de volonté, c'est-à-dire qu'il ne se trouve pas dans l'état qu'il faut pour pouvoir coordonner les éléments de sa personnalité ou pour hiérarchiser les valeurs qui la constituent. Un malade ? Sans doute, et qui a aggravé sa maladie en s'intoxiquant. Il s'est adonné, d'abord, à la drogue, *sans raison* ; puis, avec un espoir d'évasion (l'héroïne lui ayant donné l'illusion du paradis sur la terre) ; enfin, il est devenu l'esclave d'une habitude. Le processus est classique : on fuit une douleur ou une obsession, on se livre à la sensation du moment, et bientôt on est lié, englué dans une servitude médiocre. Rien de plus monotone que le rythme de l'intoxication, de plus étroit que les limites où elle opère. M. Drieu la Rochelle l'a très bien dit : « *Il s'agissait uniquement d'une tonalité physique plus ou moins haute, plus ou moins basse comme ce que produisent la nourriture, la santé. « Je suis plein ou je ne suis pas plein. » C'est à cette alternative toute digestive que se réduisaient ses sensations* ». Alain est entré dans une clinique. Espère-t-il guérir ? Peut-être ; mais il n'a pas la foi. Il faut, pour avoir celle-ci, une force dont il est incapable et, encore qu'il chérisse sa déchéance, il ne saurait attendre son salut que de l'extérieur. Aussi bien est-ce sans conviction qu'il envoie en Amérique une dépêche à sa femme pour l'appeler à son aide. Il a la secrète certitude qu'elle ne viendra pas, et qu'il sombrera dans la mort sans qu'une main l'arrache à l'abîme. Cela durera le temps qu'il

mettra à épuiser les dix mille francs que lui a donnés une Américaine avec laquelle il a couché, comme un collégien fait un pensum. Un être de son espèce ne crie pas au secours avec la voix qu'il faut pour être entendu. Personne n'ayant le désir actif de le sauver, il est fatal qu'il périsse, et il périt, en effet. Il se tue d'un coup de revolver. Les amis qu'il est allé voir, loin de l'empêcher de se perdre, le poussent, au contraire, au désespoir par leur attitude. C'est qu'ils ont l'air normaux *jusqu'à la vulgarité* ; c'est que les sentiments tout simples qu'ils expriment sont précisément ceux qu'ils ne devraient pas exprimer pour rattacher Alain à la vie. L'amour « incroyable » qu'ils témoignent à celle-ci le dégoûte et achève de le décourager. Ainsi, c'est à cause de la qualité des individus qui blâment sa conduite qu'il se convainc qu'il n'y a pas d'autre issue pour lui que l'anéantissement. Un aristocrate, après tout, je le veux bien. Son tourment métaphysique permet de le supposer. En tout cas, c'est le désœuvrement qui le perd. Il n'a point de but, et la société misérable, rongée par la nullité dans laquelle il vit, ne lui en propose aucun susceptible d'éveiller son activité. Il lui faudrait un maître pour le régénérer, comme il en faut un à la jeunesse qui lui ressemble, et comme le sait bien celle qui ne veut pas lui ressembler. Se dévouer à quelqu'un, croire à quelque chose, cela est indispensable aux jeunes énergies ; car elles n'ont plus rien à détruire qu'elles-mêmes, à présent.



On le voit, le livre de M. Drieu la Rochelle n'est pas un livre vain, encore qu'il puisse rebuter, puisqu'il incite à exprimer de telles pensées. C'est un document, et sur lequel on peut méditer. Lui reprocherai-je l'audace de certains de ses propos et de quelques-unes de ses peintures ? J'aurais tort, peut-être. Celles-ci et ceux-là sont dans la note plus navrants que répugnants, plus humiliants que grossiers.

Pierre Drieu la Rochelle

– 9 janvier 1932 –

LETTRE À MARCEL ARLAND
AU SUJET DU « FEU FOLLET »

Extrait de *Sur les Ecrivains* – Gallimard – 1964

Peut-être, un peu plus tard, comprendrai-je votre jugement sur *Le Feu follet*, mais pour le moment je dois vous avouer que je n'en suis pas convaincu.

Et il y a là pour moi, dans cette résistance, quelque chose de nouveau : j'ai envie de défendre ce livre comme je n'ai jamais eu envie de défendre aucun de mes livres. Ou plutôt je ne m'en défends pas, je me repose sur lui, il me semble qu'il se défend tout seul.

Est-ce que je mûris ou est-ce que je vieillis ?

En tout cas, je puis vous assurer que je suis tout à fait inconscient de l'habileté que j'ai pu mettre dans ce livre. Je l'ai écrit d'une traite, pour me débarrasser d'un poids, en passant par le chemin où l'homme était passé avec son poids, qui était aussi le mien. Contrairement à ce qu'ont cru beaucoup – et comme vous l'avez sans doute deviné – aucune des péripéties n'est textuelle mais elle s'est présentée à moi dès l'abord avec toutes les autres comme typique d'une série de faits cruellement inscrits en moi. Je n'ai rien ajouté ni retranché à ce qui au premier moment s'est imposé ; mais tout cela était depuis si longtemps remâché et digéré que cela prend sans doute l'air d'avoir été choisi avec soin.

Reste la question de la probité de mes personnages et de mon attitude vis-à-vis d'eux. Depuis que je me suis essayé à des fictions, on agite cette question. Et voilà que je m'aperçois que j'y ai toujours fait la sourde oreille. Je continuerai à la faire.

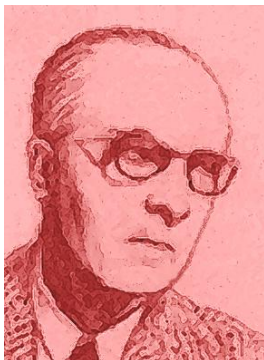
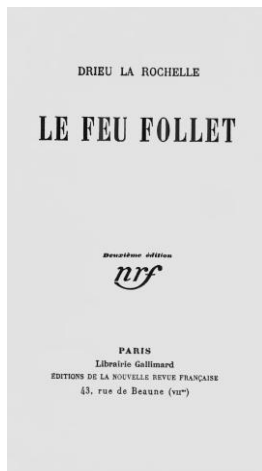
Vraiment, je ne sais que dire là-dessus. Je n'aime pas beaucoup mes personnages, mais pour le moment – un moment qui dure depuis dix ans – je ne vois qu'eux autour de moi. Je les condamne, mais non sans les faire bénéficier d'une oraison intérieure, ou d'un retour sur moi-même, ou d'une vue sur l'époque, ou au contraire d'une vue sur l'éternel niveau humain.

Et pourtant l'homme qui en moi produit certaines pages lyriques – le solitaire qui a été soldat, qui par moment s'offre comme conseiller politique et qui, par ailleurs, est un ami et un amant difficile – ne se consolera jamais de la condition déçue qui donne naissance au romancier. Le solitaire fait un pas distrait dans le monde et est pris aux pièges les plus bas – telle est la clef de mes premiers romans.

Je ne sais si mes deux activités se fondront ou demeureront séparées. Vous dites qu'on attend *quelque chose* de M.B., ou de moi. Non, il ne faut pas attendre, pas plus que de vous. Le ton est donné et c'est l'essentiel.

Je tâcherai, une autre fois, de vous en dire plus.

Au revoir.



3

Vers cinq heures, Maim se réveilla: on frappait à sa porte. C'était le docteur de la Barbinais.

- Te vas réveiller, mon cher ami, je le regrette, car vous avez besoin de vous reposer.
- Arrage, vous docteur, Maim n'est pas étendu sur son lit.
- Vous avez passé la nuit dehors, ce n'est rien, si vous n'avez pas fait de télics.
- Non, j'en l'enai pas pris. J'i-l'ai avec quelque'un...
- Ah, t'as bien, le docteur parut enchaîné. Il comptait sur les hommes pour distraire Maim de la drogue, mais pour cela il aurait fallu que Maim avait un legs de femmes et que l'une d'elles soit morte et des i-dées sur la visibilité, mais Maim força les regards de la sorte que l'enchânement de la Barbinais disparut.
- Mais non, voyons.
- Qu'est-ce que vous voulez que je fasse d'autre?
- Pas moyen de lettre d'Ami'nique?
- Je n'en aurai pas.
- Mais si, vous allez en recevoir. Soyez patient.
- Je ne puis guère patienter, mais j'en ai fait qu'attendre tout mari.
- Attendez-vous?
- Je ne puis pas.
- Mais aujourd'hui, vous savez, t'as bien ce que vous attendez. Vous avez que vous aimez votre femme et qu'elle vous aime. Quand elle va savoir que vous faites un effort pour sortir de vos habits, elle va sûrement venir à votre aide.
- Elle m'a qu'ité' parce qu'elle a compris que je ne pouvais pas sortir de la drogue.
- Mais vous en sortez en ce moment.
- Vous savez bien que non.
- Je constate que vous êtes beaucoup mieux.
- Cela ne durera pas. Dis ce soir...

En bas, à gauche : Marcel Arland (1899-1986) ;

à droite : manuscrit autographe du *Feu follet* (pp. 45-46 de l'édition originale)

Paul Morand

A propos du centenaire du romantisme

LE SUICIDE EN LITTÉRATURE

La Revue de Paris – 1er juin 1932

(...) Il y a aujourd'hui interdépendance, interpénétration profonde de la littérature et de la vie : c'est la marque du romantisme que cette contamination des hommes par les livres. Nouveaux Dorian Gray, nous ressemblons de plus en plus à ces préfigurations que sont les héros des romans ; et, à son tour, le roman emprunte à la réalité ses personnages. X... se suicide, et Drieu la Rochelle a écrit, peu après, un de ses plus beaux livres, *Le Feu follet*.

« *J'ai la vocation du suicide* » écrit-il. « *Alain, écrit Drieu, ne se confinait pas dans la méditation, ni ne rêvait. Il agissait, il se piquait, il se tuait. La destruction, c'est le revers de la foi dans la vie ; si un homme, au delà de dix-huit ans, parvient à se tuer, c'est qu'il est doué d'un certain sens de l'action. Le suicide, c'est la ressource des hommes dont le ressort a été rongé par la rouille du quotidien. Ils sont nés pour l'action, mais ils ont retardé l'action ; alors l'action revient sur eux en retour de bâton. Le suicide, c'est un acte, l'acte de ceux qui n'ont pu en accomplir d'autres.*

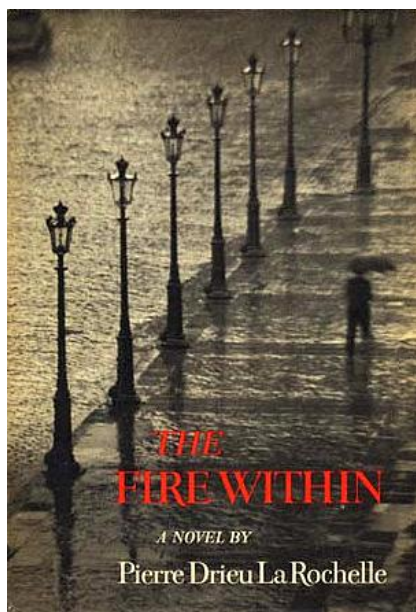
« *C'est un acte de foi, comme tous les actes. Foi dans le prochain, dans l'existence du prochain, dans la réalité des rapports entre moi et le prochain.*

« *Je me tue, dit Alain, parce que vous ne m'avez pas aimé, parce que je ne vous ai pas aimés. Je me tue parce que nos rapports furent lâches, pour resserrer nos rapports. Je laisserai sur vous une tache indélébile. Je sais bien qu'on vit mieux mort que vivant dans la mémoire de ses amis. Vous ne pensiez pas à moi, eh bien, vous ne m'oublierez jamais !* » Le héros de Drieu se tue pour ne pas mourir.

Le suicide de X... ne fut pas le seul ; d'autres suivirent aussi célèbres, c'est le peintre Pascin, s'ouvrant les veines dans son atelier de Montmartre, s'écriant : « Je veux une mort rigolote » et écrivant avec son sang sur les murs de son atelier le mot *Pardon* ; c'est H.C., jeune poète américain fort connu à Montparnasse, trouvé mort aux États-Unis à côté d'une femme qui n'était pas même sa maîtresse et qu'il avait entraînée dans la mort par prosélytisme ; il laissait sur sa table de nuit en guise d'épithaphe un *Hymne au Soleil*. C'est le dessinateur R.B., très répandu dans les milieux artistiques de New York, qui se tuait il y a un an dans une chambre obscure, où il dormait le jour dans des draps de satin noir comme en 1830. D'autres encore, plus proches de nous.

Tous ces suicides sont réels. Du vrai sang a coulé. Et cependant ils sont littéraires, par l'influence qu'ils ont subie d'abord, puis à leur tour exercée ; course du flambeau à rebours, transmettant la mort et non la vie. Dénouement de cette période d'infla-

tion sentimentale de l'après-guerre, fin de cette série d'êtres malheureux, charmants, drogués, inadaptés, qui pendant dix ans nous offraient le spectacle de leurs plaisirs, de leurs désespoirs, de leurs vices, et qui n'ont pu survivre à l'époque actuelle ; liquidation de l'ère du *Bœuf sur le Toit*. (...)



A droite : Paul Morand (1888-1976)

Cinéma

Marguerite Castillon du Perron

LE FEU FOLLET

La Table Ronde n° 191 – décembre 1963

Le plus étonnant n'est pas qu'Alain Leroy existe et se tue, mais que tant d'Alain Leroy circulent encore de par le monde sans avoir vraiment pris leur pistolet. Comment ! On a trente-six, trente-huit ans, on a tout acheté, tout senti, tout essayé, tout voulu, aucun désir n'a résisté à la satisfaction et il resterait encore du désir ? Par quelle aberration acceptent-ils tous de s'ennuyer ; n'est-elle pas ignoble cette complicité sans espoir qui les lie et le courage ne serait-il pas de briser là honnêtement ?

Le chevalier d'Ingmar Bergmann plongeait, dans *Le Septième Sceau*, ses yeux dans ceux de la sorcière qui allait brûler : « Dis-moi, qu'as-tu vu ? – Dis-moi s'il y a autre chose ? » Le héros de Drieu la Rochelle va lui aussi au bord de l'abîme et, quant au début du film, il s'accroche sauvagement à la femme qui l'aime et va le quitter, nous attendons en vain le sortilège qui délivre.



Mais il n'y a rien, rien que le froid de la solitude. Drieu s'est tué un matin dans un appartement de la rue Saint-Ferdinand, mort de n'avoir pas été aimé, le chevalier s'est effacé, lentement avalé par un monde lunaire d'où les fous chantants avaient disparu. Il est facile ensuite d'employer les termes des médecins, de parler d'intoxication éthylique, de délire maniaque, de dépression aiguë, d'apathie dépressive. A ceux-ci, Louis Malle donne avec objectivité toutes leurs chances. Alain Leroy s'est détruit par

sa propre faute. Il a brûlé dans l'alcool tous ses enthousiasmes, il s'est vicié. Pis encore, il a mérité de devenir stérile.

Mais ce dernier terme ne rend-il pas au débat son véritable sens, ne rappelle-t-il pas – et ce fut bien la hantise de Drieu tout au long de sa vie – cette parabole du figuier dont les fruits se dessèchent et qui pourrissent, faute d'être arrosés ? Ne devons-nous pas, malgré l'écrivain, malgré le metteur en scène, qui eux se contentent de faire périr Alain sans nous dire de quelle eau il avait soif, forcer ces visages de femmes qui hantent son dernier jour et, derrière leur mystère immobile, imaginer la source rassasiante, la lumière et le feu qui l'eussent sauvé.

Louis Malle hésite à accorder à son héros cette seconde d'angoisse métaphysique qui lui eût communiqué sa véritable dimension d'adulte. Alain Leroy qui promène sur la vie un regard usé, qui ne veut plus toucher les choses parce qu'il « ne sent rien », qui « ne peut plus prendre ni aimer », qui « boit parce qu'il fait mal l'amour », livrera son mystère malgré lui dans un cri déchirant : « *J'aurais tant voulu être aimé qu'il me semble que j'aime* ». A cet aveu s'oppose le langage de son ami l'égyptologue : – *Tu ne veux pas des certitudes parce qu'elles te font peur...* On souhaiterait à cet instant que le dialogue s'approfondisse, qu'Alain s'inquiète de ces « certitudes », qu'il s'interroge sur le bonheur de cet ancien compagnon de débauche maintenant enraciné dans un quotidien bourgeois avec femme et enfants. Le terrain est-il trop dangereux ? La conversation tourne court, les répliques deviennent littéraires. Seul des personnages de Malle à vivre dans la vérité, l'ami d'Alain s'avère incapable de trouver les raisons de sa paix et les explications, apparemment pertinentes qu'il en donne, demeurent d'un matérialisme déconcertant.



Drieu la Rochelle n'aurait-il pas éludé le véritable problème et ajouté à son sens de la vanité des choses humaines sa propre morbidité sexuelle qu'il se fut de quelque manière trouvé acculé à la tentation claudélienne. Il semble que Louis Malle, son exigeant et remarquable traducteur, ait largement dépassé le monde des *Amants*. Viendra sans doute un jour où ses héros ne se contenteront pas de faire l'inventaire d'une existence dérisoire et où ils percevront, au-delà des égoïsmes particuliers, la joie d'une création qui attend sa transfiguration.